

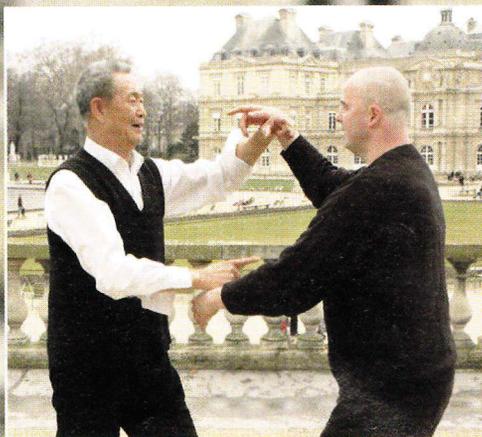
Maître GUO Gui Zhi

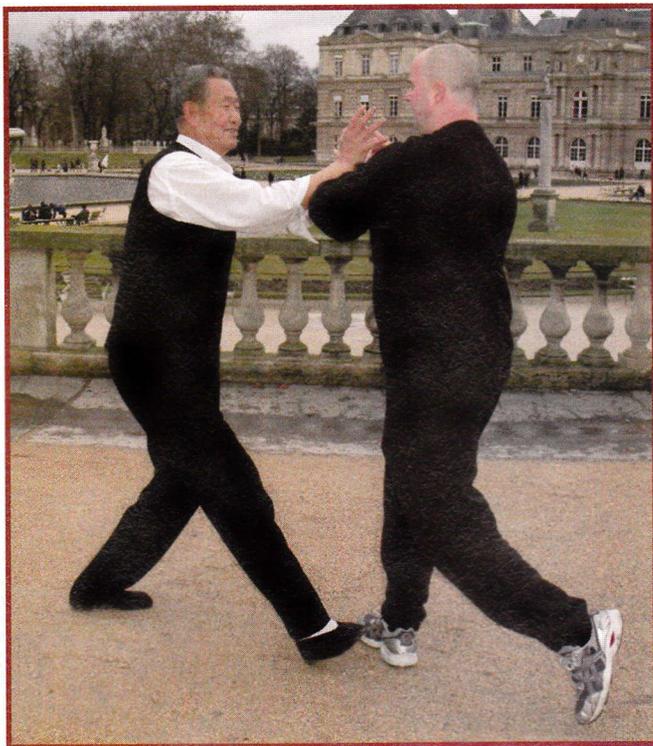
L'art ultime du combat



A l'occasion d'un stage à Paris, rencontre et interview du maître Guo Gui Zhi, qui pratique le Da Cheng Chuan. Agé de 74 ans, maître Guo a obtenu à trois reprises la première place en Chine en compétition combat (Tui shou). Il est considéré comme le meilleur représentant du Da Cheng Chuan pour sa partie martiale.
Interview par Luce Condamine, interprète Eric Caillet.

Poussée
des deux mains,
avec Pascal Procyk.





En vous rencontrant l'année dernière un dimanche matin au jardin du Luxembourg, j'avais eu l'impression de vivre un moment important de ma vie. Comme vous repartiez en Chine juste après, je vous avais dit que ce serait un plaisir de vous interviewer lors de votre prochaine venue en France. Nous y voici. Cette année, j'ai pu participer à votre stage, accueilli par Paris Tai Chi à la Maison du Taiji, et j'avoue avoir beaucoup appris. Peu de gens connaissent le Da Cheng Chuan en France. Voulez-vous nous en rappeler l'historique ?

Maître Guo Gui Zhi : La création du Da Cheng Chuan par Maître Wang Xiang Zhai est relativement récente. Il avait de l'asthme et avait commencé l'entraînement dans le but d'améliorer sa santé, finalement, en rassemblant les grands principes des arts martiaux « internes » chinois, il est arrivé à l'art le plus martial possible.

Dans les années 1920, cela s'appelait d'ailleurs « Yi Quan », boxe de l'intention, puis, à partir des années 1940, on lui donna le nom de « Da Cheng Chuan », en un sens, grand accomplissement, mais aussi grand cheminement, transformation... Comme Wang Xiang Zhai restait invaincu, en ayant relevé de nombreux défis (en particulier face à des Japonais), il devint connu dans le monde entier, en particulier par les karatékas.

A partir du moment où il s'installa à Pékin (1949), dans la Chine Populaire, les combats furent interdits (en particulier les défis), et du coup, Wang Xiang Zhai n'enseigna plus l'aspect martial. Il mit alors l'accent sur l'aspect santé, ce qui augmenta la diffusion de l'art.

Et quel est votre propre parcours ?
GGZ : J'avais moi-même appris plusieurs formes de Taiji Quan. A 10 ans, j'allais avec mon grand-père (maternel) faire des arts martiaux. A 16 ans il m'avait enseigné la boxe longue, style dans lequel il était très réputé. En décembre 1949 j'ai commencé à travailler dans les chemins de

LE MOUVEMENT ORIGINEL DU DA CHENG CHUAN : FORCE EXPLOSIVE ? PLUTÔT FORCE IMPLOSIVE ?

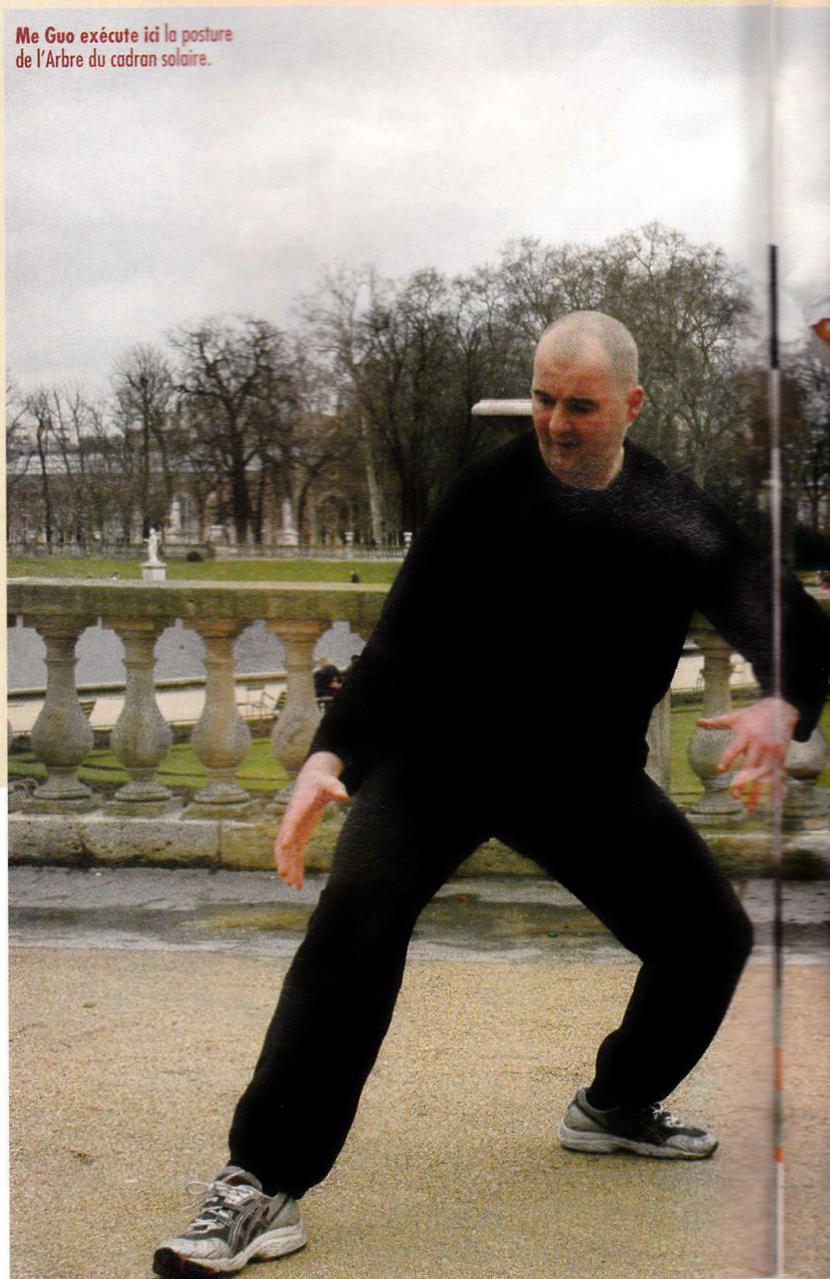
une analyse de Pascal Procyk, recueillie par Luce Condamine

On parle souvent de force explosive dans les arts martiaux internes, mais en ce qui concerne le Da Cheng Chuan, il serait plus juste d'utiliser le terme « force implosive ».

En effet, il ne s'agit pas d'une force centrifuge (allant du centre vers la périphérie) : une telle accélération centrifuge demande une force importante et surtout une énorme dépense d'énergie, et entraîne une usure mécanique très importante. Au contraire, en Da Cheng Chuan, le mouvement extrême est centripète (de la périphérie vers l'axe), composé d'un mouvement orbital, rotatif et circulatoire. Cela se manifeste sous la forme d'un « vortex ». Cette concentration est créatrice et silencieuse ; dans une accélération centripète, énergie et vitesse s'accroissent mutuellement et naturellement sans effort apparent.

L'exemple de « vortex » dans la nature est la dynamique d'un cyclone : elle est caractérisée par un flux centripète, qui condense et organise cette force. Ainsi l'œil du cyclone n'est pas chaud mais froid. Il donne l'illusion de posséder une force centrifuge, mais la réalité de sa puissance est centripète. Les vortex sont une clé pour comprendre la nature et l'origine de nos mouvements. Dans un vrai mouvement martial, l'illusion est totale, ce que nous voyons est sujet à de

Me Guo exécute ici la posture de l'Arbre du cadran solaire.



LA CE CHENG CHUAN : IMPLOSIVE !



multiples interprétations.

En Da Cheng Chuan, quand on pratique l'essai de force (shi li, prononcé « cheuli »), qui est l'étape suivant le son jing (micro-mouvements créés par l'alternance détente-tension, en s'appuyant sur la force élastique des tendons), cela permet de ne pas avoir de déplacements vides de sens ou de puissance. Imaginer ou visualiser « avoir de l'énergie » n'est pas suffisant, il faut que cela devienne concret. Une partie importante du travail consiste à « toucher la force », notion subtile qui va permettre de comprendre, sentir, communiquer et faire sortir cette énergie qui nous anime. Pour arriver à cela nous utilisons la pensée créatrice (yi, ou intention), qui sert de lien entre le corps et l'esprit. Par exemple le pratiquant place ses mains à quelques cm d'un objet (ou d'un mur), il imagine que ses mains sont reliées à l'objet. Quand le « contact » est établi, il recherche les forces contradictoires : quand il pousse, le corps s'efface, quand il tire, le corps avance. Petit à petit, la relation à l'objet devient plus palpable, plus concrète, et on peut agrandir la distance entre les mains et l'objet. Tout se passe comme si il y avait un élastique qui faisait le lien. On ne doit pas rompre le fil du mouvement, ni disperser sa force. On utilise le principe d'inertie couplé au « song jing ».



fer (dans ma 17^e année). En 1955 j'avais des problèmes de santé, dus à la lourdeur du travail. Et pour me soigner, mon unité de travail m'a envoyé à Ba Dai He, station balnéaire à l'Ouest de Pékin, en 1957.

J'y ai pratiqué beaucoup de Taiji Quan, du style Wu, du style Yang, du style Chen, mais ce ne fut pas suffisant pour venir à bout de mes problèmes de santé. Mais en pratiquant le Taiji, nous faisons du Tui Shou (poussée des mains), et j'ai ainsi rencontré le Dr Yu, qui avait un très haut niveau : il projetait les gens très loin. Cela m'avait mis en colère. Le Dr Yu, qui était médecin à Pékin, cadre et enseignant, me proposa de m'entraîner pour me guérir. Je pensais que le Taiji et le Qi Gong étaient bons pour moi, mais il m'expliqua que la maladie était comme une « amertume » (Ku), et qu'il fallait s'entraîner plus dur que l'amertume pour la vaincre. C'est ainsi que je me mis au Da Cheng Chuan. Au bout de 3 mois, je me sentis effectivement beaucoup mieux, je me remis à manger avec appétit. Mais je devais retourner au travail et quitter Ba Dai He. Le Dr Yu voulait me garder, et que je continue le Da Cheng Chuan. Il m'adressa donc à Maître Wang Xiang Zai, à Pékin, avec une lettre expliquant que j'avais un bon niveau, et que j'égalais Maître Yu en Tui Shou après seulement 3 mois d'entraînement avec lui. Maître Wang Xiang Zai m'entraîna les 10 jours que je passais à Pékin, avant de m'envoyer enseigner le Da Cheng Chuan dans le Shang Xi, ma province d'origine (Datong). Je fis la connaissance de deux de ses disciples à Pékin.

L'amélioration de ma santé me permit de reprendre le travail, en tant que conducteur de grue (1958-1959).

En 1960, j'acceptais beaucoup de « défis », et personne ne pouvait me vaincre.

De 1960 à 1963, j'ai développé surtout l'aspect médical du Da Cheng Chuan à Datong, j'enseignais en effet aux gens des mines, des chemins de fer...

En 1963, je suis retourné à Pékin, auprès du Dr Yu. Ce ➔





➔ dernier me dit qu'il ne savait pas enseigner le côté martial du Da Cheng Chuan, et me conseilla d'aller voir un de ses co-disciples, Maître Yao. A cette époque, à Pékin, dans le parc, personne ne pouvait rivaliser avec moi en Tui Shou, et on m'a surnommé « Ba Bai Jin » (800 kg de force). Quand je suis arrivé chez Maître Yao, j'ai rencontré ses disciples, il en avait une dizaine. L'entraînement était très dur tous les jours. Tout le monde me prenait un peu de haut car j'étais disciple de Dr Yu. Mais quand j'ai battu 17 de ses disciples ou élèves, dont le disciple « fermant la porte » (celui qui est censé avoir reçu l'enseignement complet), alors Maître Yao a commencé à m'apprécier. De 1968 à 1983, il m'a beaucoup enseigné (Maître Yao est mort en 1983).

Et qu'en est-il des compétitions ?

GGZ: En 1979, j'ai été choisi pour représenter ma province en Da Cheng Chuan (j'avais battu le « plus fort » de ma province, j'ai donc fait partie des 8 qui allaient au niveau national, sur 200 participants), pour la « compétition nationale ».

Que comprenait cette « compétition nationale » ?

GGZ: Il s'agit de Tao Lu, et surtout de Tui Shou et de San Shou (poussée des mains et combat). J'ai remporté



l'Or en 1979, en 1980 et en 1981, au niveau national. Des gens étaient venus de l'étranger... Et j'ai été interviewé par la Radio Nationale en 1981. Ils avaient d'ailleurs titré l'émission « L'ancien malade obtient la médaille d'Or ». Avant ces événements, le Da Cheng Chuan n'était connu qu'à Pékin, Tian Ting, Shanghai ou Hong Kong. Après les résultats de ces compétitions nationales, il s'est répandu dans toute la Chine.

Et comment êtes-vous venu en France et en Europe ?

GGZ: C'est en 1981 que monsieur Uemura, 6^e dan de karaté, de Paris est venu à Pékin. Nous étions en contact avec beaucoup de karatékas, par l'intermédiaire du Dr Yu, qui parle japonais.

A partir de 1984 (jusqu'en 2002), Lam, un Chinois de Londres, est venu également s'entraîner. Il pratiquait la boxe de Bouddha, il était connu à Hong Kong, et avait connu Bruce Lee. Il a d'ailleurs perdu un œil en combat. En 1997, j'ai eu un visa pour voyager en Europe, et j'ai pu répondre à l'invitation de Uemura en France, de Lam en Angleterre en l'an 2000... Depuis 1999, c'est Claude Sauvageot, président de l'association française de Da Cheng Chuan qui m'a invité chaque année, ce qui a permis d'organiser ma venue à Paris, Lyon, Marseille, ainsi qu'à Venise, Milan et en Suisse.

Voulez-vous expliquer la différence entre le Da Cheng Chuan et les autres arts martiaux ?

GGZ: En Da Cheng Chuan, il n'y a pas besoin de Tao lu (« formes » ou enchaînements de mouvements : on dirait « kata » en japonais). On travaille directement la puissance et la force.

Quelle est « l'essence » du Da Cheng Chuan ?

GGZ: L'essentiel est la posture. La quintessence du Da Cheng Chuan est le « song jing ».

Voulez-vous nous expliquer ce que cela représente, et quelle est la part, dans la posture, pour la santé, pour la méditation, et pour l'art martial ?

GGZ: On trouve de la méditation partout, et pour la santé, et pour le combat, c'est une sorte de pont entre les deux. La posture est fondamentale, et pour la santé, et pour l'art martial. Mais s'il est facile de s'entraîner dans le sens de la santé, il est difficile de s'entraîner dans le sens martial.

Le point commun pour les deux aspects (santé et combat) dans la posture est le « ni li » (forces opposées) ; puis, pour le combat, il y a de plus le « song jing » (détendu-serré), et le « fa li » (expression de force).

Le « song jing » est le principal à expérimenter. Cela sert



Me Guo avec Pascal Procyk.

Luce Condamine remercie particulièrement Pascal Procyk, Eric Caillet et Claude Sauvageot, de l'association française de Da Cheng Chuan et de traditions martiales chinoises, qui ont rendu cette interview possible, si agréable et enrichissante.

RENSEIGNEMENTS

www.dachengchuan.org
Pour joindre Pascal Procyk :
01 55 86 02 58

pour énormément de choses. On peut le faire lentement (dans ce cas, cela a aussi un effet bénéfique pour la santé), puis on le fait rapidement, à but martial. Ensuite, on passera d'un grand mouvement (visible), à un petit mouvement.

Cela permet déjà d'arriver à une « sortie de force ». Le principe en Da Cheng Chuan est de ne pas casser la forme (posture), pour ne pas couper la force. De cette manière, le Fa li, sortie de force, du Da Cheng Chuan, peut être fait de manière très courte, très puissante, et la plus rapide, comparée aux autres arts martiaux.



Quel est le mode d'apprentissage ?

GGZ: Ma façon d'enseigner est la suivante : le principal est le « song jing ».

Puis on développe d'autres choses à l'intérieur. On travaille essentiellement sur la posture, ensuite on passe à une partie plus dynamique (marche, poussée des mains, frappes), pour accéder aux techniques de combat. Cela demande beaucoup de travail.

Le song jing peut être compris comme de micro-mouvements, créés par l'alternance « détente-tension ». On se sert également de la force de gravité, et de la force élastique des tendons.

Le passage entre les postures et les phases dynamiques se fait par l'étape du « Shi li » (prononcer cheu li), que l'on peut traduire par « essai de force », qui se sert de l'inertie. Cela permet de ne pas avoir de déplacement vide de sens et de puissance. Cela rejoint le travail du Taiji Quan.

On travaille ainsi sur des forces « contradictoires » : gauche-droite, avant-arrière, haut-bas (6 directions), en étant relié à ce qui nous entoure : on n'est jamais dans le vide, c'est comme si on était entouré de brume, ou comme si on était dans l'eau ; on a toujours une « connection » avec l'extérieur.

Cet apprentissage permet de passer de la forme (posture) au Yi (intention), à Li (force), puis Qi (souffle, énergie, respiration), et enfin Shen (esprit).



Vous rentrez en Chine après votre « mini-tournée européenne ». Quand revenez-vous ?

GGZ: Je suis dans ma 74^e année, je ne sais quand mon visa sera renouvelé. J'espère revenir en France, quand on m'invite, mais rien n'est sûr. En attendant, j'ai des élèves de valeur en France, vous pouvez vous entraîner avec Pascal Procyk, qui enseigne déjà depuis plusieurs années. ■

